

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE NANCY.



INAUGURATION  
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE  
ET  
RENTÉE DES FACULTÉS  
DE DROIT, DES SCIENCES ET DES LETTRES

DE NANCY

---

Le 19 Novembre 1872.

---

NANCY  
IMPRIMERIE DE BERGER-LEVRAULT ET C<sup>ie</sup>.

11, RUE JEAN-LAMOUR, 11

—  
1873



---

---

# DISCOURS

DE M. LE DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

---

MESSIEURS,

Vous venez d'entendre que la Faculté de médecine, ainsi que l'École supérieure de pharmacie de Strasbourg, sont transférées à Nancy, et que l'École préparatoire de médecine et de pharmacie, qui a existé dans cette dernière ville pendant trente et quelques années, est et reste supprimée. Cette suppression est la conséquence naturelle de l'installation d'une Faculté de médecine, une haute école qui n'a que deux égales dans toute la France.

Le gouvernement a pensé que la région du Nord-Est, qui a joui pendant si longtemps d'une de ses trois Facultés de médecine, ne devait pas être déshéritée et que la Faculté alsacienne, restant à proximité du pays où elle a fleuri, se trouverait d'autant plus disposée à continuer ses travaux spéciaux, qui consistaient, en partie, à communiquer au public médical français les résultats des travaux les plus importants de l'Allemagne. Personne n'ignore, et nous ne tenons nullement à le cacher, que la Faculté de Strasbourg, dont les tendances ont toujours été plus pratiques que purement scientifiques, avait demandé à être transférée dans un centre plus peuplé, où les hôpitaux et les malades abondent. Ce désir n'a pu être satisfait. Aujourd'hui notre Faculté alsacienne est heureuse d'accepter l'hospitalité que la Lorraine

lui a généreusement offerte, et qui la laisse dans le voisinage du pays, dont la plupart de ses membres sont originaires, où d'autres ont contracté des liens de parenté, et où tous, ou presque tous, ont des intérêts et des affections qui continuent de les y attirer.

La Faculté de médecine de Nancy d'aujourd'hui n'est donc que la Faculté de Strasbourg transférée, dont l'École de Nancy n'était qu'une annexe et dans laquelle celle-ci se trouve maintenant fondue.

En effet, les Écoles préparatoires de médecine et de pharmacie, créées par l'Ordonnance du 13 octobre 1840, étaient annexées à l'une des trois Facultés, et aucun acte public définitif, c'est-à-dire aucune réception n'a pu s'accomplir dans leur intérieur sans l'intervention de la Faculté dont elles relèvent. Les Écoles de Besançon, de Dijon, de Lyon, font partie de la circonscription médicale de Nancy, comme Nancy faisait naguère partie de la circonscription de Strasbourg. Les aspirants au titre d'officier de santé, de pharmacien de seconde classe, de sage-femme de seconde classe, peuvent seuls terminer leurs études près d'une École préparatoire, mais ils ne peuvent passer d'examen définitif que devant un jury présidé par un professeur de Faculté pour ce qui concerne la médecine proprement dite, ou d'École supérieure de pharmacie, quand il s'agit d'un pharmacien. Les aspirants au diplôme de docteur en médecine, de pharmacien de première classe ou de sage-femme de première classe, ne peuvent l'obtenir qu'après des études plus fortes, plus complètes, et en se faisant examiner par un jury composé de professeurs d'une Faculté, ou d'une École supérieure de pharmacie pour les pharmaciens.

Aux termes de l'Ordonnance du 13 octobre citée, la Faculté de médecine, dans la circonscription de laquelle se trouve l'École préparatoire où il existe une vacance de chaire, doit être consultée sur la nomination du successeur de l'ancien titulaire, et faire une présentation *ad hoc*.

Il y a aujourd'hui vingt et une Écoles préparatoires de médecine et de pharmacie (celle de Nancy était la vingt-deuxième); quinze Facultés des lettres; quinze Facultés des sciences; dix Facultés de droit; il n'y a jamais eu que trois Facultés de médecine! Est-ce un bien, est-ce un mal? en créera-t-on d'autres? y en aura-t-il de libres? C'est ce que nous apprendrons bientôt. Quoi qu'il arrive, Nancy a hérité d'une des *trois* Facultés qui existent depuis bientôt un siècle, et sous ce rapport la Lorraine a été, disons-le sans détours, grandement favorisée. Nous allons, je pense, l'y fixer à jamais cette Faculté, en lui donnant une solidité telle que, quels que soient les événements futurs, elle ne pourra déchoir de son importance, encore moins être réduite à un état secondaire.

Cependant, pour pouvoir donner à la Faculté transférée à Nancy, cette solidité et cette stabilité que nous désirons et que nous nous efforcerons de lui donner, nous avons grand besoin du concours de la Ville et de la province.

Il ne faut pas que l'on croie qu'une Faculté de médecine peut être assimilée aux autres Facultés, ses sœurs; il ne faut pas s'imaginer que ce n'est qu'une Faculté de plus parmi celles qui existaient; c'est une Faculté qui résume en elle toutes les autres. Si les Facultés de théologie et de droit ont hiérarchiquement le pas sur elle, c'est parce que l'enseignement des vérités divines se trouve naturellement en tête de toutes les autres; le droit domine ensuite, parce que sans les lois humaines l'existence d'aucune société n'est possible, et que la santé publique est pour ainsi dire subordonnée à l'existence morale de l'homme, à l'existence légale de la société.

Les sciences pures et les lettres instruisent et sont nécessaires dans la vie. Les premières préparent à l'étude de toutes les autres sciences; la médecine ne peut pas s'en passer, pas plus que les arts en général, l'industrie, l'économie politique; aujourd'hui surtout qu'elles font des progrès si merveilleux qu'elles menacent de dévoiler tous les secrets de la nature.

Quant aux lettres, qui voudrait les négliger? Leur étude n'est-elle pas nécessaire à tous ceux qui désirent jouer un rôle un peu important dans l'État? Plus que jamais, d'ailleurs, l'étude des belles-lettres, des langues, de la géographie, est nécessaire à tout homme qui veut avoir la moindre prétention à une éducation libérale. Puis rappelons-nous toujours ce bel adage de Cicéron : « *Adolescentiam alunt, senectutem « oblectant, adversis perfugium ac solatium præbent.* »

Or, pour commencer ses études médicales, quelles préparations exige-t-on de celui qui veut s'y livrer? Qu'il ait fait des études littéraires et scientifiques sérieuses, qu'il ait prouvé, en passant des examens difficiles, qu'il a profité des leçons des maîtres qu'il a fréquentés pendant son adolescence. Pendant six ans, il doit travailler pour devenir apte à commencer l'étude de la médecine, et ce n'est qu'après avoir traversé heureusement des épreuves rigoureuses qu'il peut enfin l'aborder.

En premier lieu, il doit alors chercher à acquérir la connaissance de la structure et des fonctions du corps humain. Ceci est encore de l'histoire naturelle, dira-t-on. Oui, mais qui doit être approfondie autant que peut l'être un sujet; et cette connaissance n'est également qu'une introduction aux études médicales proprement dites; elle en est la base nécessaire; leur but est de prévenir la maladie et de guérir l'homme malade.

L'étude de la structure du corps de l'homme est entourée de difficultés qui, souvent, ne sont vaincues que par l'intérêt qui s'y attache. L'homme, en tant que l'être le plus parfait de la création, est aussi la machine vivante la plus compliquée et la plus difficile à approfondir. Il ne suffit pas, en effet, de connaître les éléments de sa structure et l'arrangement merveilleux des organes dont il est composé, il faut aussi connaître leur jeu, en d'autres termes, les fonctions de l'économie; or, cette dernière étude présente des obscurités et des difficultés que les sciences physiques et chimiques nous aident

puissamment à éclairer et à surmonter, sans parler de l'expérimentation plus directe sur des êtres moins perfectionnés que l'homme. Nous ne dirons pas avec les anciens : « *in anima vilis* », car il n'y a rien dans la création qui mérite cette qualification.

Il est, au nombre des manifestations de l'organisme humain, quelques-unes d'un ordre plus relevé que les fonctions simplement vitales, et qui n'existent que très-imparfaites chez les êtres subordonnés à l'espèce humaine : leur étude appartient encore à la Physiologie, à laquelle la philosophie ne peut manquer de faire des emprunts sans risquer de s'égarer. Dans cet ordre d'études, les sciences physiques et chimiques sont évidemment insuffisantes, et les expérimentations directes ne sont que des moyens très-imparfaits pour nous conduire à la connaissance de la vérité.

Vous voyez, Messieurs, que l'étudiant en médecine doit se livrer, avant d'entrer dans le véritable sanctuaire d'Esculape, à des travaux des plus sérieux et des plus délicats, j'ajouterai et des plus importants, car l'erreur d'appréciation peut entraîner à des conséquences de la plus haute gravité.

Ces fondements de la médecine étant posés, notre aspirant doit songer à apprendre à connaître les différentes espèces de maladies qui peuvent surprendre et affliger l'espèce humaine. Pour savoir de quelle façon l'admirable mécanisme du corps humain se déränge, il faut le connaître dans tous ses détails. Comment l'horloger réparerait-il une montre s'il ignorait de combien de pièces et de rouages elle est composée ; quelle est la forme, le volume et l'importance de chacun d'eux, et surtout en quoi consiste le ressort qui les met en mouvement. Pour apprendre pourquoi la montre avance, retarde ou est arrêtée, l'horloger l'ouvre, en examine le mécanisme, passe chaque pièce en revue en se servant d'un verre grossissant ; il arrive aussi au ressort, le fait marcher s'il est arrêté ; le raccourcit ou l'allonge.

C'est ici que l'analogie entre l'instrument ingénieux qui

marque les heures, et la machine perfectionnée créée à l'image de Dieu, cesse; c'est là que s'arrête la comparaison entre l'horloger et le médecin. Celui-ci ne peut pas démonter le corps humain pour en examiner les organes l'un après l'autre, afin d'apprendre lequel est malade et comment il est malade; il n'a aucune action directe sur le ressort qui les met en jeu, et, malgré cela, on lui demande de remettre l'ordre là où il a cessé de régner, de raccommo-der l'appareil qui est dérangé, en un mot, de guérir le malade.

Ce n'est que par l'observation attentive et très-souvent répétée de ce qui se passe dans l'économie pendant la vie, et en se rappelant les désordres qu'on a pu observer dans des cas analogues après la mort, que le médecin acquiert le talent ou le don de dire où siège le mal, quelle est sa nature probable et quels sont les remèdes propres à rétablir l'harmonie fonctionnelle, de faire revenir quelquefois des organes altérés, si non à leur état primitif d'intégrité, du moins dans un état tel qu'ils puissent continuer de fonctionner sans arrêter la vie.

Il est facile de comprendre que ceci est une tâche fort difficile, et que la difficulté ne peut pas toujours être vaincue. Heureusement que la nature vient très-souvent en aide à l'homme de l'art et lui indique la voie à suivre. Heureux celui qui sait entrevoir ce signal tant désiré et qui en profite, car la vie du malade et la réputation du médecin en dépendent souvent.

Il est un autre ordre de maux, dont la connaissance est plus facile et le remède indiqué presque mathématiquement, ce sont les maladies dites externes, celles qui sont du ressort de la Chirurgie, c'est-à-dire qui exigent l'application médiate ou immédiate de la main. Cependant, il est une foule de ces maux extérieurs qui se compliquent facilement de désordres intérieurs tout aussi difficiles à deviner que les maladies primitivement internes, dont la connaissance est souvent problématique. Oui, problématique! Mais justement

parce qu'elle est en partie problématique, la médecine exige des études longues, variées, profondes et continues. L'étude ne suffit même pas, il faut encore du tact et de l'expérience; cette dernière ne s'acquiert qu'en pratiquant.

Je vous demande pardon, Messieurs, de vous avoir parlé de choses aussi simples, de vérités aussi généralement reconnues. Mon but était de faire comprendre au public non médical combien l'étude de la médecine est difficile, combien nombreux sont les problèmes à résoudre, que de connaissances préliminaires il faut posséder pour aborder les sciences médicales et en poursuivre l'étude avec fruit, afin qu'il ne soit pas étonné de nos exigences. Je voulais montrer pourquoi une Faculté de médecine a besoin d'une installation comme aucune autre n'en sent la nécessité; d'un matériel considérable et d'un nombreux personnel. Que l'on ne s'étonne donc plus que les pourpalers et les préliminaires du transfert de la Faculté de médecine de Strasbourg à Nancy aient duré si longtemps. Nous avons dû abandonner une ville où nous possédions à peu près toutes les ressources nécessaires à l'instruction complète de nos élèves. Encore, il y a peu d'années, la ville de Strasbourg a fait des sacrifices considérables pour mettre notre installation en harmonie avec le nombre des jeunes gens qui nous étaient confiés et avec les progrès de la science, et cette noble victime allait en faire de plus grands encore pour fixer dans son sein l'École de santé militaire annexée à la Faculté par la confiance du Gouvernement, depuis une quinzaine d'années, quand la guerre éclata.

Pouvions-nous venir à Nancy sans demander les mêmes avantages d'installation? Pouvions-nous nous contenter des locaux de l'École préparatoire de médecine? Personne ne le soutiendra. Nous avons donc dû faire connaître les besoins les plus urgents du service sous ce rapport. Nous déclarons avec empressement que nous avons trouvé chez les autorités de la Ville et du département les meilleures intentions. Un emplacement convenable a été choisi à côté de l'hôtel de

de l'Académie, un bâtiment vaste a été mis à notre disposition, une étendue de terrain suffisante, derrière ce bâtiment, est réservée pour être surbâtie, des plans ont été dressés avec une grande entente, sur les indications de nos besoins ; mais les dépenses que son exécution complète exigerait ont paru trop lourdes pour la Ville, qui a été éprouvée comme celle que nous quittons ; moins lourdement cependant et d'une manière moins sensible, parce que « pertes d'argent sont faciles à réparer », mais.....!!

Les sommes votées par le Conseil municipal et par le département, formant la moitié seulement de ce qui avait été demandé, sont néanmoins assez considérables pour nous procurer les constructions et les emménagements nécessaires pour nous sortir du provisoire dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui. Nous ne doutons pas que, dans l'avenir, la ville de Nancy, quand elle aura un peu réparé les brèches faites à ses finances, voyant l'avantage matériel et le lustre scientifique que la Faculté nouvelle lui aura attirés, ne se fera pas prier pour compléter son installation.

Mais, Messieurs, avoir un logement ne suffit pas pour entrer en ménage ; il faut aussi un mobilier, des ustensiles, et à tout ouvrier il faut des instruments de travail. Or, nous avons quitté notre province, pauvres comme Job ; à peine nos personnes ont-elles pu s'éloigner avec sécurité. Nos instruments, nos musées, notre bibliothèque, même nos archives, sont restés entre les mains de l'Étranger. Ces collections si vastes et si intéressantes, amassées pendant l'espace de quatre-vingts ans, au prix de tant de travail et de sacrifices, par une succession d'hommes dont les talents et les labeurs ont été constatés par le monde scientifique : tout est perdu pour nous !

Grâce aux libéralités du Gouvernement, grâce au Ministre de l'Instruction publique qui est animé des meilleures intentions pour la Faculté de médecine de Nancy, et qui vient de nous tracer un programme magnifique dont vous pourrez

bientôt lire la teneur; grâce à notre sœur, la Faculté de médecine de Paris, le phénix renaîtra de ses cendres. Des sommes considérables ont déjà été dépensées en achats de livres, d'instruments et d'appareils; des dons nous arrivent de plusieurs côtés de la France et se multiplieront encore, nous en avons la conviction; d'autres sacrifices seront faits pour mettre notre enseignement au niveau de tous les enseignements similaires, pour les dépasser même, d'après les vœux du Ministre qui est en ce moment à la tête de l'Instruction publique; si bien que la maison déjà un peu vieille, que nous aimions tant, dont nous connaissions toutes les ressources, mais que nous avons été forcés d'abandonner, va être reconstruite à une autre place, échangée contre un autre édifice, qui, nous l'espérons, deviendra, avec le temps, tout aussi solide et même plus parfait.

Est-ce tout d'avoir un établissement et des instruments nombreux et perfectionnés? Pas encore, il faut aussi savoir se servir de ces instruments et les utiliser à l'avantage de ceux qui veulent s'instruire. C'est la tâche qui incombe à notre corporation. J'ose dire, sans trop les flatter, que mes anciens collègues sont depuis longtemps à la hauteur de cette tâche. Les jugements portés sur la Faculté de médecine de Strasbourg par les hommes les plus compétents, ont toujours été des plus flatteurs et des plus encourageants, et nous avons la conscience d'avoir été, de tout temps, les esclaves de notre devoir. Plusieurs de nos nouveaux collègues ont été élevés à notre école et en suivent les exemples. Enfin nous connaissons et nous apprécions les capacités et le savoir de ceux qui nous ont été adjoints, nous ne tarderons pas à apprendre à connaître leur talent de professeur. Ils s'uniront à nous pour propager la science que nous cultivons avec un zèle égal, et pour former des élèves instruits, capables et reconnaissants.

Quant à celui qui a l'honneur de parler devant vous, Messieurs, c'est pour remplir un devoir sacré qu'il a accom-

pagné ses collègues de Strasbourg dans l'exil, car sa carrière scientifique touche à sa fin; il est résolu néanmoins de ne pas les quitter avant que des efforts communs aient créé, dans la ville qui nous a adoptés, un établissement qui puisse rivaliser avec celui qu'on élève sur les décombres du nôtre et avec nos dépouilles.

---